

HdA - Art, Rupture et Continuité

Le Gone du Chaaba, Azouz Begag, du roman au film

I. **Fiche technique du film**

Réalisation : Christophe Ruggia

Scénario : Christophe Ruggia d'après le roman d'Azouz BEGAG, *Le Gone du Chaâba* (éd. du Seuil, 1987)

Durée : 1 h 36

Année de sortie : 1998

Genre : Comédie dramatique

Acteurs : Bouzid Negnoug Omar
Nabil Ghalem Hacène
Galamelah Laggra Farid
Kenza Bouanika Zohra
Mohamed Fellag Bouzid
François Morel M. Grand

Récompenses : le film a reçu plus d'une vingtaine de prix dans différents festivals dont le : Prix du jeune public au festival de Sarlat Prix du meilleur film et le Prix du public à Amiens Grand prix du festival de Bastia Prix du public aux Rencontres de Cannes.

II. **Résumé :**

Film d'amour, à la fois généreux et dur, *Le gone du Chaâba* est un film qui bouleverse, questionne, et surtout, nous donne un message d'amour et d'espoir. C'est aussi l'occasion de s'interroger sur plusieurs sujets d'actualité tels que le problème de l'intégration, les problèmes de la misère, et surtout, les bienfaits de la culture, de l'éducation, et de l'école. Ce film appartient à la toute dernière vague du "cinéma beur", même si son réalisateur, Christophe Ruggia, n'est pas lui-même algérien.

III. **Le roman :**

Le gone du Chaâba (1986) d'Azouz Begag L'auteur du roman : Azouz Begag est né en 1957 à Lyon de parents originaires d'Algérie. Ses parents étaient analphabètes comme la majorité des immigrés du Maghreb de cette époque. Aujourd'hui, il est docteur en économie, écrivain et chercheur en sciences sociales. Dans *Le gone du Chaâba*, il raconte son enfance passée dans un bidonville de Villeurbanne, près de Lyon. Au Chaâba, c'étaient des conditions de vie tragiques et cruelles, mais aussi des moments de bonheur qu'Azouz Begag n'a pas oubliés. Le roman est autobiographique.



IV. Le film et son réalisateur

Né en 1965 à Rueil Malmaison (près de Paris), de père pied-noir* et de mère bretonne, **Christophe Ruggia** a passé son enfance dans la région de Marseille. Il se sent très proche de l'enfance du romancier Azouz Begag, mais il n'a vu l'Algérie pour la première fois qu'en 1999 pour y présenter son film. Dans son travail cinématographique, il s'intéresse aux jeunes en difficulté. Lui-même a été un enfant déraciné qui a dû suivre un père voyageur. A 7 ans, il a déjà vécu au Maroc, au Canada, en Angleterre, en Allemagne et en Australie. Orphelin à 8 ans, il va grandir avec sa mère et sa sœur dans le Sud-Ouest de la France où il a du mal à trouver des repères. "C'est un film que j'ai fait pour les enfants, dit Christophe Ruggia. Quand je l'ai fait, je pensais aux 8-12 ans, moment décisif pour la lecture et l'écriture."

V. Analyse : du livre au film

1. Les éléments du livre

La progression : Chronologique. La fin du récit est brutale, laissant supposer une suite.

L'énonciation : Première personne du singulier. Récit autobiographique.

Les temps verbaux : Le présent et le passé composé. Le passé simple intervient pour marquer l'éloignement, aux dates-clefs. (insistance sur le moment présent de l'autobiographie)

Les dates : Aucune, à part 1966. Mais des allusions indirectes : par exemple, à la Guerre des Six Jours, ou à mai 1968. En fait : l'action est hors temps, sauf quand les événements touchent directement Azouz.

Les lieux : Deux endroits nettement définis : - le Chaâba, près du Rhône
- les environs de la place Bellecour, à Lyon

Les thèmes.

1) autoportrait. Lâcheté de l'enfant qui a peur de tout, et courage du même enfant qui ne veut pas être comme les autres. Les problèmes d'Azouz sont nombreux :

-il n'a pas de racine

-il n'est pas chez lui

-il doit lutter contre la violence ordinaire

-il doit s'opposer à la tentation de la délinquance

-il doit trouver sa place entre les Français, les Juifs français, les Arabes : en particulier, il veut être le premier de sa classe, alors que l'échec scolaire est à la fois une raison et une excuse pour ses cousins de ne pas « s'intégrer »

-il doit choisir entre le travail à l'école et le travail sur les marchés

N.B. : Rabah, le fils de Zidouma, cousin d'Azouz, constitue son portrait en creux : il est l'inverse d'Azouz.

2) parents. La mère : simple, attachée à la tradition, comme à sa « binouas », elle veut que son fils aille travailler en cachette de son père sur les marchés : en cela, elle s'oppose à l'ascension sociale d'Azouz. Le père : plus complexe, à la fois violent, coléreux, et travailleur, droit, rempli d'ambition pour ses enfants (pour Azouz, surtout), et très naïf. Personnage souvent imprévisible, profondément attaché à l'espace de liberté que lui laisse le Chaâba.

3) immigration. Problèmes du racisme, de la misère, de la crasse, de la promiscuité.

4) territoire. Partout, il faut « marquer son territoire ». Partout, on est confronté à la hiérarchie, même dans les poubelles. En même temps, le Chaâba est un refuge, un espace de liberté et de convivialité (voir le rituel du thé), voire un espace de rêve, qui ne peut durer.

La place Bellecour se révèle d'abord une prison, puis le narrateur y trouve peu à peu ses repères.

5)délinquance. Réflexion sur la montée de la violence, des vols, du racket : voir les épisodes des marchés, des prostituées, des vélos...

6)rituels. La douche, la cuisine, le thé, le ménage, la circoncision...

2. Les éléments du film

Le héros : Omar, et non plus Azouz : le film n'est plus autobiographique, mais il conserve l'aspect subjectif du récit : toute l'action du film est vue par les yeux de l'enfant. Ce récit est en outre rétrospectif : on comprend à la fin qu'Omar écrit la chronique du Chaâba (voix off du début et de la fin + scènes où Omar nous est montré en train de rédiger).

Le livre : Il s'agit d'un thème plus récurrent encore que dans le récit d'Azouz Begag. Le livre est à la fois moyen d'évasion, de rêve, et de promotion sociale.

La chronologie : L'action est enchâssée entre 1965 (la radio, au début du film, évoque le troisième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie – les Accords d'Évian ont été signés le 18 mars 1962) et le 5 août 1966 (date à laquelle Omar et sa famille quittent le Chaâba).

Les lieux : L'action se concentre sur le seul Chaâba

Le choix esthétique.

L'image est terne, sans relief, pour décrire les bâtisses et la boue du Chaâba : les habits d'Omar semblent d'ailleurs se fondre dans la grisaille ambiante, tandis que les livres qu'il tient offrent parfois des taches de couleur, symboles d'espoir et de vie. Par contraste, les scènes d'intérieur chez Omar traduisent une certaine humanité, au début : les teintes sont plus chaudes. Il en va de même pour l'école qui, malgré ses contraintes et sa force d'exclusion, présente la seule chance pour Omar de se créer un avenir : le maître ne comprend pas toujours ses élèves, mais il n'est pas raciste (le reproche que lui lance Hacène est une fausse excuse et une marque de désespoir). La salle de classe est, elle aussi, chaleureuse (nostalgie du réalisateur ou d'Azouz Begag ?).

Le son est traité avec beaucoup de simplicité : tous les bruits extérieurs au Chaâba sont estompés, voire gommés. Le monde ne parvient dans le bidonville que par la radio. Il peut être intéressant de comparer les sons des séquences d'ouverture à l'élimination de tout bruit parasite dans la discussion sur l'école entre Farid et Omar.

La mise en scène peut sembler trop neutre. Il s'agit à la fois d'un choix (se concentrer sur « l'humain ») et d'une nécessité (on ne peut régler des plans trop compliqués avec des enfants qui ne sont pas des acteurs professionnels).

La vérité historique (conclusion).

Le film, comme le livre, ne fait qu'effleurer les événements historiques (il faut, en particulier prêter attention aux informations que diffuse la radio dans le film). Il n'est pas non plus une œuvre politique de revendication : il se contente de montrer la formation d'un enfant qui parviendra à se sortir de son ghetto, et se veut donc porteur d'espoir. Il doit être pris pour ce qu'il est : une œuvre qui doit traduire une réalité observée à travers plusieurs filtres :

- le filtre d'Azouz Begag lui-même, qui se souvient en 1986 de son enfance dans les années soixante
- le filtre de Christophe Ruggia, qui adapte le récit d'Azouz Begag, et qui est un cinéaste non issu de l'immigration
- le filtre des choix narratifs, dramatiques, esthétiques, moraux, voire budgétaires (pour le film), aussi bien dans le livre que dans le film.

·le filtre du temps : l'épisode où l'on voit un élève planter sa plume dans la main du maître est impensable dans les années soixante. Le réalisateur le sait, mais il veut préfigurer ainsi la montée de la violence des années quatre-vingt.
En aucun cas le film de Christophe Ruggia ne peut être assimilé à un documentaire, même s'il s'en approche à bien des égards.

